

2025



JANVIER

- Flageul
- Brocas
- Marty

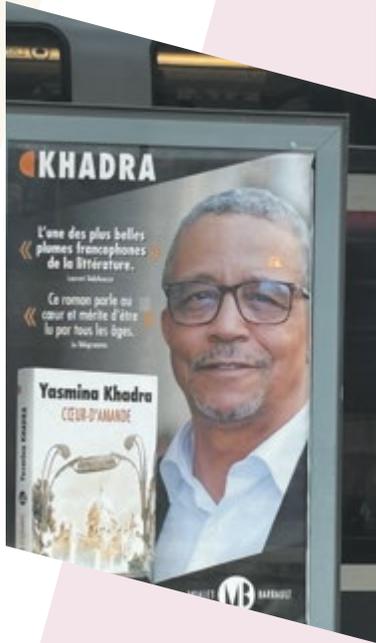


Mialet-Barrault Éditeurs

3, place de l'Odéon 75006 Paris

www.mialetbarrault.fr

Contact presse ✍️ : presse@mialetbarrault.fr
Contact libraires 📖 : libraires@mialetbarrault.fr



2025 JANVIER

Après les succès de Yasmina Khadra et de Philippe Jaenada, nous vous invitons à découvrir nos nouveautés de janvier 2025.

Sophie Brocas nous fait rencontrer Rose et Louise, deux femmes étonnantes, pourtant si différentes, dont la vie va être totalement bouleversée par la grève historique des sardinières de Douarnenez en 1924.

Elsa Flageul vous fera aimer Laure qui, depuis l'enfance, ne s'est jamais dérobée devant les épreuves qui n'ont cessé de l'empêcher d'assouvir son insatiable désir d'aimer.

Et Jean-Luc Marty vous confrontera aux questions que son héros est contraint de se poser quand le hasard le met face à des photos de son père dans la Résistance. Épisode dont il n'a jamais rien su et qui éclaire pourtant bien des aspects de son propre destin.



Dans la cour de l'école, Laure joue à un jeu qu'elle adore où les garçons courent après les filles pour les embrasser ou leur infliger la brûlure indienne.

Plus tard, adolescente, dans le Paris des années 1990, elle veut sortir avec des garçons, rêve de *baiser* mais dit *faire l'amour* pour ne pas avoir l'air de...

Elle leur laisse le soin de faire le premier pas.

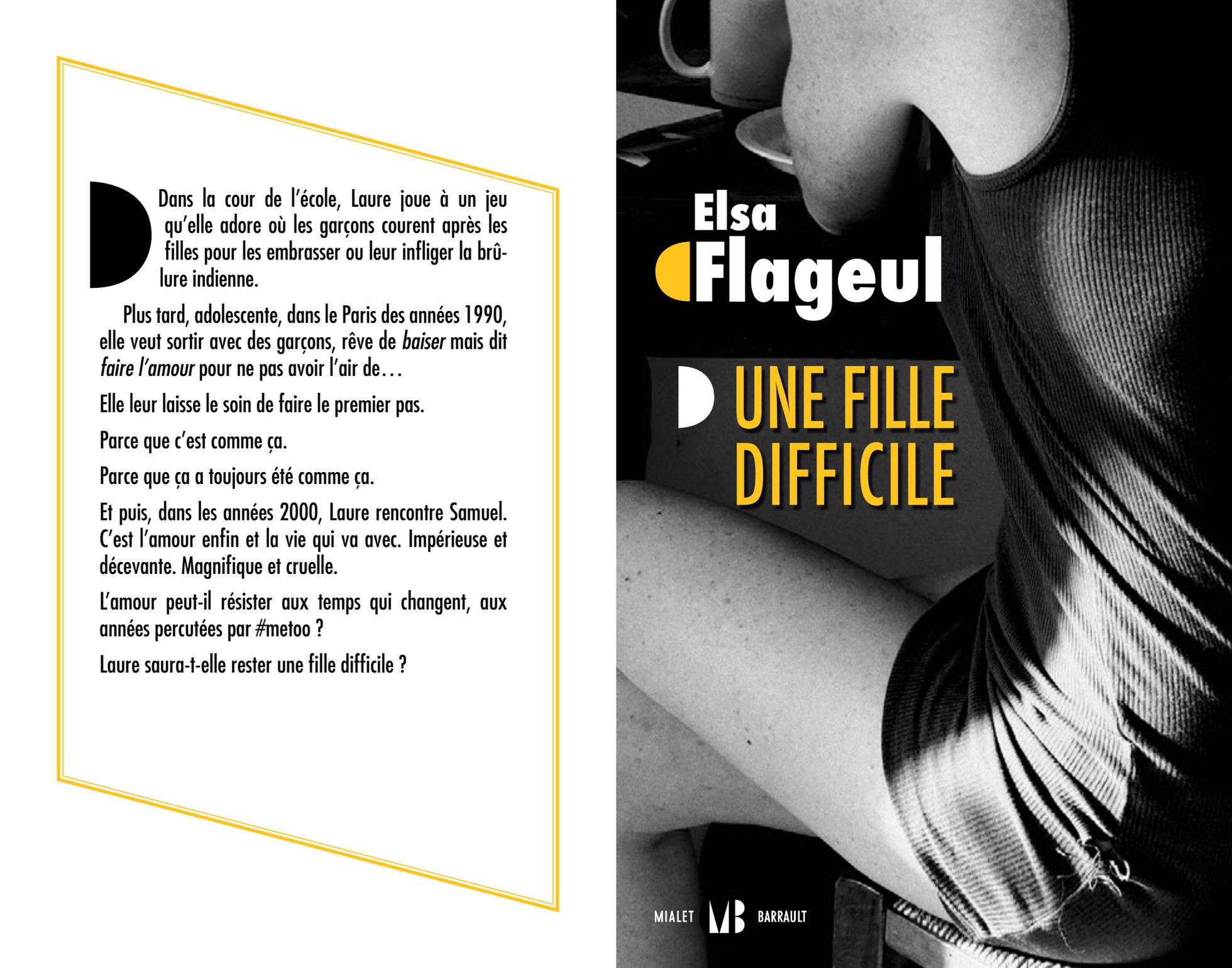
Parce que c'est comme ça.

Parce que ça a toujours été comme ça.

Et puis, dans les années 2000, Laure rencontre Samuel. C'est l'amour enfin et la vie qui va avec. Impérieuse et décevante. Magnifique et cruelle.

L'amour peut-il résister aux temps qui changent, aux années percutées par #metoo ?

Laure saura-t-elle rester une fille difficile ?



Elsa Flageul

D UNE FILLE DIFFICILE

Samuel me veut. Il ne s'en cache pas. J'adore quand les garçons me veulent comme ça. Quand ils le montrent, quand ils en rient, quand ils osent l'exprimer et que ce n'est pas grave. J'aime les garçons qui n'ont pas peur des filles. Mais je ne le montre pas. Pas trop. Je ne veux pas qu'il me prenne pour une fille facile. Toute la soirée, Samuel me file des clopes, va me chercher des bières, ses chaussures collent au parquet, ça fait un bruit spongieux qui nous fait marrer chaque fois et plus ça va, plus il en rajoute et plus je le trouve vraiment drôle. Très vite il demande si j'ai un mec. Je fais la fille qui ne s'attendait pas à, je cherche mes mots, je ne sais pas comment lui dire *non* sans passer pour une pauvre fille désespérée qui crève de solitude, je ne sais pas comment lui dire que la voie est libre sans qu'il prenne peur : il faut ménager le courage des garçons. Il faut cajoler leur peur. Il faut leur parler comme à des enfants perdus. Se mettre à leur hauteur. Leur prendre la main. Adopter une voix douce. Choisir des mots univoques.

Ça fait longtemps que j'ai compris ça, ne pas présumer de leur courage et tâter le terrain avant de se livrer complètement. Combien de fois me suis-je fait prendre à trop de sincérité, trop de franchise, trop de spontanéité, pour les recevoir en pleine face après ?

Alors je réponds que non, je n'ai pas de mec mais je laisse planer un doute, c'est un non ouvert, qui suggère peut-être que oui. C'est un non qui effrite un peu l'assurance de ce beau garçon sûr de lui. Il s'inquiète un peu soudain, il demande *ah tu es sûre on dirait pas ?* Il sourit mais il a un peu peur, sa bouche esquisse un arc de cercle mais pas ses yeux. Pas ses yeux. Cœur qui bat un peu plus vite, sueur dans le bas du dos. Et moi je réponds flou, abstrait, à côté, je sous-entends que c'est compliqué, parce que les mecs adorent les filles un peu compliquées avec des ex embarrassants qui rêvent de vous reconquérir, avec des mecs qui collent à vos basques, avec des caractères impétueux, ils adorent ça parce qu'il faut mettre son armure, enfile sa cotte de mailles, choisir une épée, un cheval et chevaucher la lande embrumée à l'appel du clairon. Parce que c'est ce qu'on leur a toujours dit de faire.

Il est gêné alors il parle tout le temps. Il m'apporte des verres, je lui demande s'il veut me bourrer la gueule, il rit mais il ne répond pas alors je ris avec lui, pour la drague que ça sous-entend.

On passe presque toute la soirée dans le couloir étroit, moi plaquée au mur, lui face à moi, parlant tout le temps, riant, fumant. Parfois je n'entends pas ce qu'il dit, la musique est de plus en plus forte, les basses compriment les tympanes et enserrant la poitrine, elles atténuent le monde extérieur qui existe pourtant si fort autour de nous et semble nous crier dans les oreilles. Alors je lui demande de répéter, parfois je comprends, parfois toujours pas, je n'ose pas le dire, je n'ose pas demander de répéter à nouveau, alors j'acquiesce, je souris un peu, je fais celle qui, j'ai l'air imbécile ou mystérieuse, je joue la rencontre sur cette partie. Comment va-t-il interpréter la partition que je joue ? Stupidité ou profondeur ? Pauvre fille ou femme fatale ?



Elsa **FLAGEUL**

Après *Hôtel du bord des larmes* (2021), *Une fille difficile* est le septième roman d'Elsa Flageul.



D En novembre 1924, un vent de colère a submergé Douarnenez. Trois mille ouvrières des sardineries ont décidé de refuser les cadences infernales, les salaires de misère, le travail des enfants, et ont initié ce qui restera la première et l'une des plus importantes grèves féminines du XX^e siècle. Écrasées sous le poids des traditions religieuses et sociales, ces femmes ont pourtant eu le courage de se révolter. Mieux encore, emportées par ce tsunami libérateur, deux d'entre elles ont même osé s'aimer.

Mais que restera-t-il de ce moment extraordinaire quand, une fois les revendications satisfaites, le combat prendra fin ?

Avec force et délicatesse, Sophie Brocas retrace le destin de ces deux surprenantes héroïnes.



Sophie
Brocas

LE LIT CLOS

La contremaîtresse surveillait les gestes, la cadence, décomptait les pièces loupées. Le poisson était déposé dans un panier d'osier, les intestins et la tête jetés dans le seau pour fabriquer des appâts. Les étêteuses enchaînaient les gestes à une vitesse folle. Les emboîteuses, enfin, venaient coucher, bien serrées, les sardines dans les boîtes de fer-blanc avant de les sertir. Et puis il y avait Rose. À l'huilage, celle-ci se concentrait sur sa pyramide de boîtes qu'elle remplissait d'huile à l'aide de son flacon de fer-blanc. Deux cent cinquante pour le matin, avait dit la contremaîtresse. Mais Rose n'avait pas l'habitude de compter jusqu'à 250. Marie, sa voisine de table, voyant la débutante hésiter, lui livra la formule :

— Tu viens d'où ? lui demanda-t-elle.

— De Tréboul, murmura Rose.

— Tu sais compter jusqu'à 10 ?

— Bien sûr, répondit Rose en rougissant à l'idée qu'on ait pu la croire illettrée.

— Alors, c'est simple. Ta pyramide, c'est vingt-cinq boîtes. Pas une de plus, pas une de moins. Donc, tu fais dix pyramides et tu auras tes deux cent cinquante boîtes. Tu vois, c'est simple.

— Merci, dit Rose qui poursuivit son travail d'équilibriste.

Dans l'usine, ça riait, ça s'interpellait, ça papotait. Rose n'entendait rien, toute à sa tâche qu'elle voulait réussir.

Puis, soudain, survint l'inattendu, l'instant prodigieux. Les ouvrières se mirent à chanter. Trois cents cœurs, trois cents lèvres, trois cents respirations d'un seul et même souffle. Un chœur de femmes puissant, fervent, passionné. Un refrain qui vous prenait aux tripes, vous collait des frissons des pieds à la tête, vous donnait l'envie immédiate d'en être, vous faisait appartenir à cette humanité-là, vivante, forte, indestructible. Un refrain entonné par trois cents femmes, chaloupé comme un corps-à-corps, plein de l'intensité des premiers émois amoureux d'une jeune fille crédule retracés dans l'une de ces chansons sur un « enlèvement d'eau » qu'adoraient les sardinières.

*Viens avec moi jeune fille, viens avec moi à bord de mon navire
Et je te montrerai mes cabines*

Touri toura, toura ladigetra

Et je te montrerai mes cabines, celles qui sont à bord du navire

C'est alors qu'une voix dotée d'un vibrato inouï s'éleva. Le chœur des femmes s'était tu pour laisser place à la soliste. C'était une voix pure, haute, claire, qui tenait ses notes longues et intenses sans faillir, avec cœur. C'était une espérance qui grimpait jusqu'aux cieux avant de se perdre dans le murmure sourd de la plainte. La voix stupéfiante était capable de parcourir trois octaves sans effort. Elle racontait ce bonheur immense, souffle contre peau, mots glissés à l'oreille de l'aimée, main contre main des premiers moments. Puis, devenue grave, elle chantait le chagrin immense, yeux face au vide, cœur perdu face au manque après que la mer avait volé l'amoureux.

Rose n'avait jamais rien entendu d'aussi beau. Jamais elle n'avait autant tressailli avec un chant. Cette voix-là vous emportait. Elle vous donnait confiance et foi dans la vie. Elle vous donnait la certitude que Dieu existe. Mais elle vous donnait aussi le désir impatient de reprendre le refrain triste et languoureux à trois cents comme pour remercier à son tour la voix magnifique de tant de merveilles.

Rose se retourna pour voir celle qui chantait. Elle n'eut aucune peine à l'identifier car toutes les têtes étaient tournées vers un seul point. La soliste se tenait à la table des étêteuses. C'était une femme brune sous la coiffe. Teint d'albâtre et profil fier de médaille.

Mais voilà que le miracle de cette voix s'évanouissait déjà et que le chœur des femmes, rugissant de joie, entonnait le refrain à trois cents gorges.

— Elle, c'est Louise, dit la voisine d'huilage de Rose. Une sacrée bonne femme, veuve d'un cheminot, et Rouge mais d'un rouge, tu n'imagines même pas.

Sophie **BROCAS**

Après *La Sauvagine* (2021), *Le Lit clos* est le cinquième roman de Sophie Brocas.



Dans ce roman à l'écriture intense et vibrante, Jean-Luc Marty interroge le temps complexe de l'après-guerre. L'emprise des violences vécues ne disparaît pas une fois la paix retrouvée, ni au cours des années. Elle a provoqué l'absence du père du narrateur, les condamnant à une ignorance l'un de l'autre qui ne paraît jamais les affecter. Et pourtant... il suffira, une quarantaine d'années plus tard, que le fils soit confronté par hasard à une photographie de son père dans le maquis, armé d'un pistolet-mitrailleur, pour que l'envie de lever les silences s'impose. Il lui faudra pour cela effectuer un voyage pas comme les autres.

Jean-Luc
Marty

**UN GARÇON
D'APRÈS-GUERRE**

Ma première pensée est que le vieil homme – inaperçu jusqu’alors – se trompe de personne. Il marche avec tant de sûreté dans ma direction, comme s’il n’était nullement question qu’un quidam, mollement attentif à l’entour de lui, puisse le ralentir. Je n’ai pas d’autre choix que de le regarder avancer, en pardessus malgré l’étove, écharpe autour du cou. Un instant, je me dis que nous ne sommes plus dans un vernissage, que cette scène pourrait avoir lieu autre part : un quai, un chemin de montagne ; un endroit ouvert, de fréquentation rude, favorable à une rencontre qui n’aurait pas sa place ici. Mais c’est pourtant d’ici, d’entre ces visages africains creusés par les famines et les maladies, à présent profanés par la lumière artificielle de la galerie, que les petits yeux ronds et clairs me dévisagent. Une main se noue à la mienne, relayée par une voix en soudaine familiarité :

« J’ai lu dans le journal l’annonce de votre exposition et je n’avais pas envie de loupier le fils de Robert. »

J’imagine une erreur, ose quand même d’un ton à la hauteur de rien :

« Vous parlez bien de Robert V. ? — Oui, dit-il, je savais qu’il avait un fils photographe, il avait parlé de vous, plusieurs mois avant qu’il ne décède. »

Il faudrait témoigner d’une vive empathie, au moins d’une heureuse surprise. Je reste à fixer le visage empreint d’une surprenante juvénilité que les rides effleurent à peine. Il s’excuse aussitôt de ne pas s’être présenté, dit qu’il s’appelle Henri D., qu’ils étaient ensemble, le père et lui, dans le maquis, en 1944.

On doit se déplacer, trop sur le passage menant à la table où boissons et petits-fours sont déposés. La plupart des gens s’y trouvent à présent. Je profite du mouvement pour dire quelque chose, m’entends demander où tout cela s’était passé. Entre la Dordogne nord et les Charentes, répond-il : on changeait beaucoup d’endroits, vous savez, à cause des patrouilles allemandes et des miliciens. Tenez ! Je vous ai apporté ça.

Il ouvre l’enveloppe qu’il gardait à la main, en sort une dizaine de photos en noir et blanc. Des maquisards devant

des tentes, autour d’un feu, ou debout, posant clope au bec, arme à la main. Des caliers de la guerre, enroulés dans des couvertures, assis devant les fumées blanches d’un feu. Sur d’autres, il y a des bustes d’été, imberbes. Et sur l’une, celui qu’Henri D. pointe du doigt, un gaillard solide, en short près d’un étang, cuisses d’airain fusant des hautes herbes, poitrine fiérote sous la chemise ouverte. Robert V., le Bosco, son surnom dans la Résistance, dit Henri D., on savait qu’il venait du port de La Rochelle. Un autre cliché montre des gars alignés devant un château, armes à l’épaule, casques allemands posés au sol devant eux. Et tout à droite, encore lui : mèche brune rebelle au béret, yeux clairs, sourire contre la crosse.

Henri D. évoque une Section spéciale de sabotage (SSS) à laquelle ils avaient appartenu.

La directrice de la galerie nous interrompt. Elle tient à me présenter le délégué régional à la culture, il a un projet de festival photo en plein air.

« Pas maintenant, dis-je, mais plus tard, oui.

— On pourrait dîner alors », dit-elle.

De nouveau je fais face à Henri D., au Nous qu’il emploie quand il évoque le maquis. Le vieux résistant se souvient qu’après le débarquement du 6 juin 1944, les opérations s’étaient intensifiées. Il se souvient aussi des engagements rapides et mortels pour les Allemands auxquels lui, Robert V., et la Section avaient participé, des voies de chemin de fer plastiquées, et que l’hiver dans les bois, cette année-là, avait été glacial.

Je ne réagis pas.

Je devrais confier à l’inconnu que ses paroles viennent brouiller ma vision d’un homme en proie à toutes sortes de mutismes, de secrets. Ce qui m’embarrasse ne pourrait de toute façon pas se dire ici, et je n’y suis pas préparé.

Il m’offre de garder les photos du père, assure qu’elles me reviennent. Je réponds qu’elles sont à lui, ce sont ses souvenirs, les leurs. Ce Nous, impressionnant.

Il ne fait aucun commentaire.

Il doit partir. Il habite dans la lointaine banlieue d’Angoulême. Il avait déjà noté son adresse avec un numéro

de téléphone sur le papier qu'il défroisse comme il peut :
« Vous viendrez, n'est-ce pas ? »
Je ne lui promets rien.

La salle se vide, le grommellement s'est déplacé dans la cour aux cigarettes. La directrice et le délégué à la culture doivent passer me prendre à l'hôtel pour le dîner. La galerie m'a réservé une chambre. Lanterne orientale, bois sombre d'Inde, rideaux de lin, parquet colonial. J'ai du mal avec ce genre d'ubiquité décorative.

Je récupère le petit catalogue de présentation de l'exposition pour l'agence. Il est intitulé simplement : *Somalie*. Dessous, il y a les dates – 2001-2002 – et mon nom.

Dans la cour, je repense à Henri D. Quand le vieil homme s'était dirigé vers la sortie, j'avais suivi des yeux un corps plus vrai que tous les autres. Je me dis que pour la première fois, quelqu'un m'avait nommé désigné comme le fils.

*

Je suis à la fenêtre de la chambre. Je me force à visualiser la lumière des lampadaires mordant l'obscur étroit des ruelles, les nuages lançant des ponts entre les toits d'Angoulême.

Je ne réussis pas à quitter Henri D., sa rudesse amicale et franche. J'imagine sa surprise devant ma passivité, mon manque de réactions ; peut-être l'avait-il attribué à l'émotion dont moi seul connaissais l'étoffe, accablante.

Du temps où nous vivions tous ensemble avec le père, il n'avait jamais été question de Résistance, de maquis, de transmission de quoi que ce fût. De mon point de vue d'enfant, l'on devait être très âgé pour avoir fait la guerre, elle appartenait aux vieux. Il ne l'était pas. Au moment des dates historiques, il fermait les fenêtres quand fanfare, anciens combattants, drapeaux et tout le toutim défilaient. Je me rappelle ses réflexions contre les « résistants de la veille », qui se ruaient en tête de cortège. Je n'avais jamais réellement su les raisons de ce mépris, de son intransigeance. Il n'évoquait que rarement cette période. Tout au plus avais-je compris bien plus tard, à de rares allusions venues de personnes extérieures à la famille, qu'il l'avait vécue.

Après qu'il eut quitté le foyer, suite au divorce, j'ai le souvenir de retrouvailles aveugles aux jours de l'un comme de l'autre ; il s'agissait surtout d'argent : la mère en manquait. J'allais le voir à son bureau, en terrain neutre. J'avais quatorze ans et cette délégation me grandissait, me donnait l'illusion d'un égal à égal. Une fois réglé le problème de l'argent, c'était de l'ordre de l'improvisation, sans affect particulier dans les propos échangés. De mon côté j'avais des réticences à avouer nos manières de vie, à moi, la mère et la jeune sœur. Par ailleurs, il n'existait pas de visites réglementaires pour laisser place à une autre relation. Pas de samedis et dimanches alternés entre les deux parents, ni temps de vacances partagé. Hors de brefs rendez-vous, je ne le voyais donc pas. Je n'ai pas souvenir que cela m'ait rendu malheureux. Il existait même des années d'une sèche et froide indifférence, et cela m'arrangeait bien.

Je me remémore les photos montrées par le vieux résistant, la figure inconnue.

Le Bosco !

Le juste surnom.

Oui bien sûr, La Rochelle, mais aussi Lorient où sa passion de la mer l'avait fait s'installer, sept ans après la guerre. Une ville à l'extrême ouest de l'Europe, avec ses ports. Une ville entre deux grands fleuves et sa rade, où nous vivions avec la mère et la jeune sœur. Et lui, perdu de vue un matin de mes douze ans, bien avant le divorce.

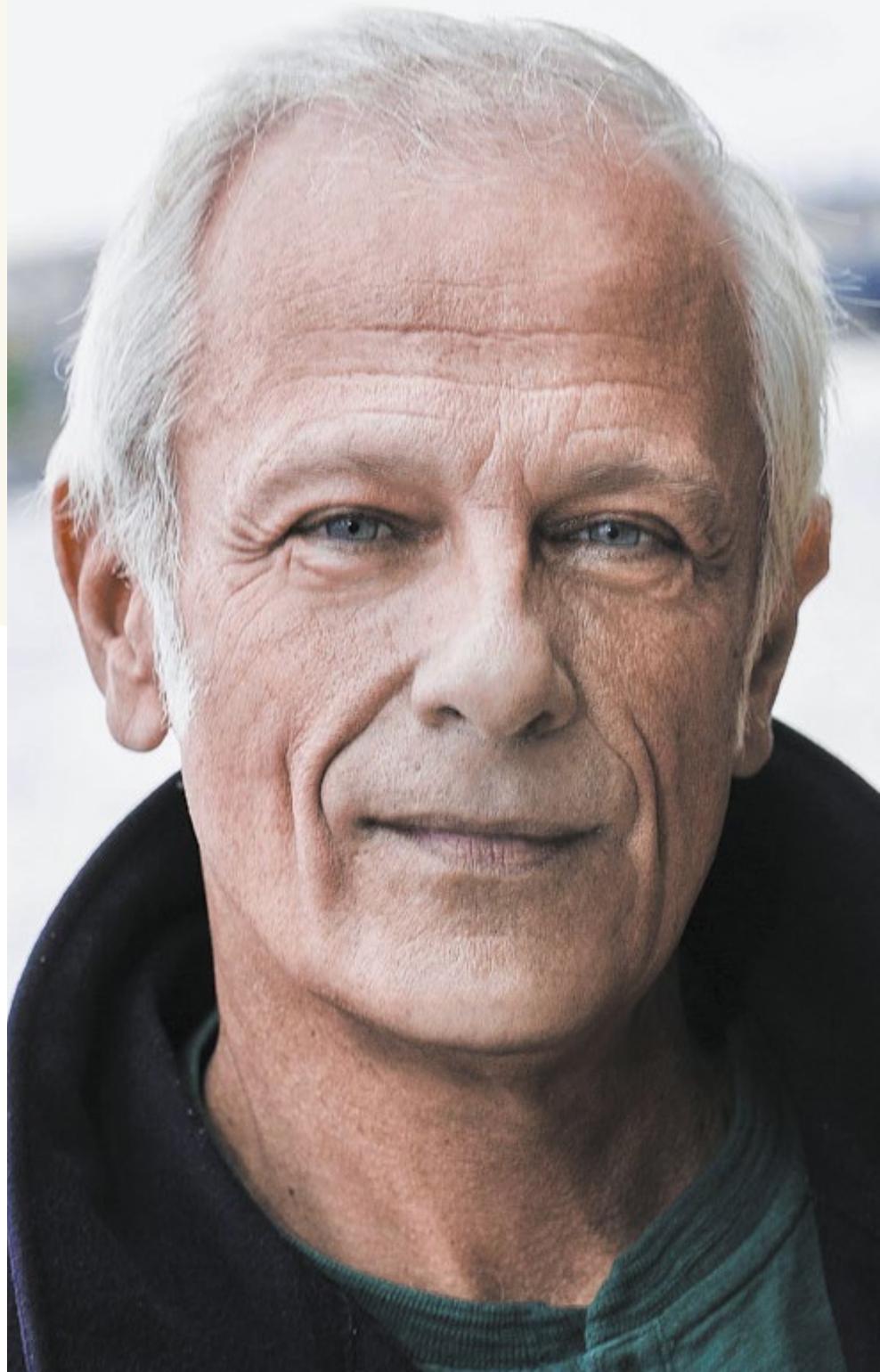
Ce roman-là, entre 1961 et 1962.

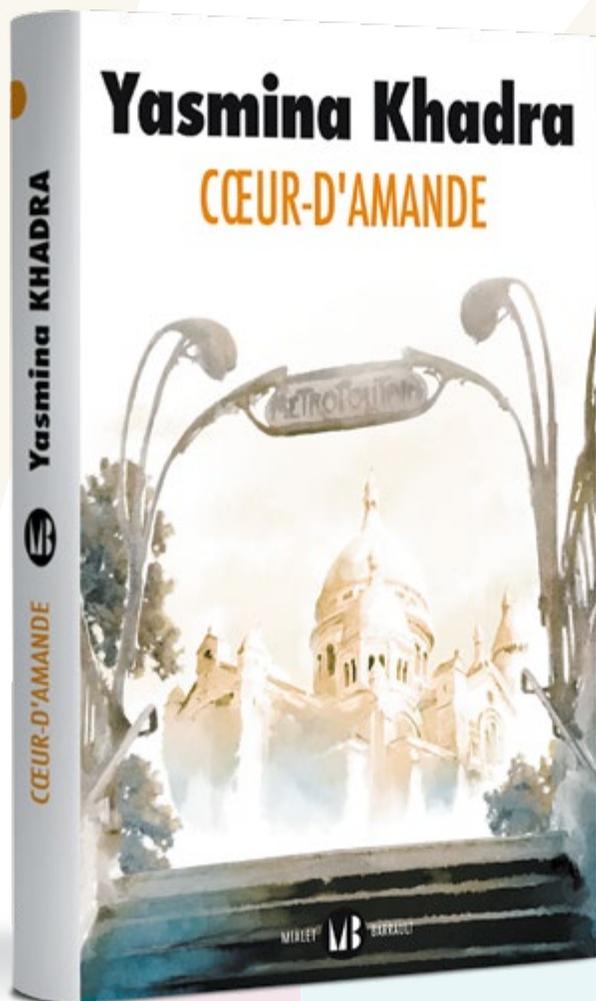
J'avais grandi avec.



Jean-Luc **MARTY**

est l'auteur chez Julliard, entre autres, de *La Dépression des Açores* (2001, mention spéciale du jury du prix Édouard-et-Tristan-Corbière), *Rumba* (2008, prix Eugène-Dabit du roman populiste), *Un cœur portuaire* (2012, mention spéciale du jury du prix Joseph-Kessel).





« Un roman qui touche
en plein cœur. »

France Info



« Poétique et plein d'humanité. »

Le Parisien

« Un livre à la fois poignant
et d'une grande sensibilité. »

Le Point

« Une splendide fresque des quartiers nord. »

Lire magazine

« Un beau roman sur la résilience et l'amitié. »

France Inter

« Réjouissant. »

20 minutes

« Un cœur d'amande à croquer. »

Ouest-France

« J'ai adoré ! »

Gérard Collard — Sud radio

« Un livre lumineux. »

La Libre Belgique

« Un roman qui parle au cœur et mérite
d'être lu par tous les âges. »

Le Télégramme

« Un hymne bouleversant au courage d'être soi. »

Le Pèlerin



« **Mélancolique et haletant.** »
Lire magazine

« **Merveilleux.** »
Arnaud Viviant – Le Masque et la Plume

« **Un grand récit débordant d'humanité, d'empathie et de tendresse.** »
Télérama

« **Magistral.** »
Livres Hebdo

« **Ample et fraternel.** »
Le Monde des Livres

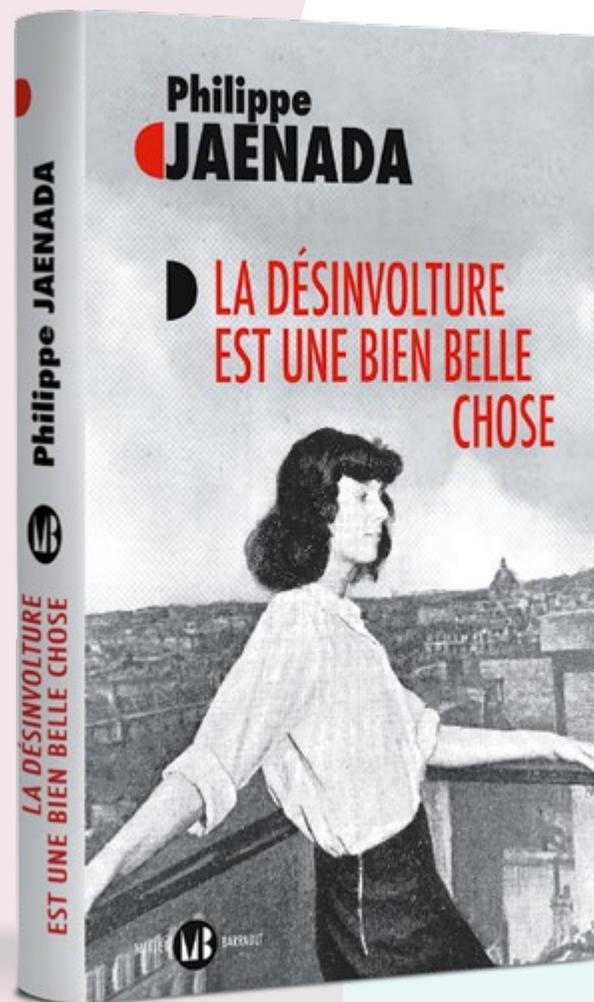
« **Philippe Jaenada impressionne et captive.** »
Les Échos

« **Un coup de maître !** »
Ouest-France

« **Un livre puissant.** »
Challenges

« **Formidable.** »
L'Alsace

« **Derrière l'apparence de légèreté, le roman de Jaenada insuffle une profonde émotion. Sa « désinvolture » force l'admiration.** »
Le Figaro littéraire



« **Fluide et beau à pleurer.** »
Marianne



MIALET  BARRAULT

Extraits : © Elsa Flageul, *Une fille difficile*,
à paraître, 15 janvier 2025

© Sophie Brocas, *Le Lit clos*, à paraître,
15 janvier 2025

© Jean-Luc Marty, *Un garçon d'après-guerre*,
à paraître, 15 janvier 2025

Photographes : © Pascal Ito (Portrait Elsa Flageul),
© Maxime Reychman (Portrait Sophie Brocas), ©
Bruno Klein (Portrait Jean-Luc Marty), © DR (toutes
les autres photos)

Graphisme et maquette : Clément Reychman



Retrouvez-nous sur
www.mialetbarrault.fr

Mialet-Barrault Éditeurs
3 place de l'Odéon 75006 Paris

